

DLF à Expolangues, 1^{er} février 2012

**Introduction de Jean-Paul Clément, historien,
à la table ronde**

« La langue française est-elle encore indispensable ? »

Il existe un génie de la langue française, même si l'expression peut sembler obsolète aujourd'hui : ne devient-elle pas un affront à notre idéal de reconnaissance de tous par tous, une insulte au sacro-saint rituel de la société « globalisée », abstraite ? L'idée même de génie appartient-elle à l'histoire, ce boulet dont tout le monde souhaite se défaire dans les meilleurs délais ? Le génie français n'est-il plus qu'un vieux souvenir ? S'il y en a jamais eu un, il s'est appelé, dans les domaines qui nous intéressent, Proust, Rabelais, Balzac, Diderot, Montaigne, Flaubert, Chateaubriand, Molière, Aragon, Pascal, Baudelaire, Racine, Villon, et combien d'autres encore. Autant de noms qui évoquent des œuvres si contradictoires mais où il est aisé de découvrir un dénominateur commun : la contradiction, précisément, ou la division. « Rien n'est moins fédérateur que le génie. Rien n'est moins unificateur non plus que la partie de l'opposition qui s'appelle la vie », écrivait Balzac. Le génie d'une langue, c'est une protestation extrême contre l'inéluctable, en quelque sorte un « anti-destin », pour reprendre la belle formule de Philippe Murray.

Si on veut maintenir le génie de sa langue, de ses mots, de sa syntaxe – c'est ma conviction –, ce n'est pas par un repli sur une identité nationale : nous ne serions alors que 65 millions de Français – et encore – à parler cette langue¹. Mais elle doit demeurer. La langue est celle de la liberté, de l'émancipation, de la politique, de la littérature, les Français en sont fiers mais la défendent sans vigueur. La France, qui a bâti l'une des plus anciennes cultures, serait en voie de régression si elle se laissait aller au flux de la mondialisation qui tend à l'homogénéité des cultures, alors qu'il faudrait, au contraire, valoriser et étendre ce bien si précieux. La langue est porteuse de toute une tradition humaniste des Droits de l'Homme et de la démocratie, qui a rayonné pendant des siècles à travers le monde, mais elle ne la met plus en avant, sauf parfois d'une manière jugée « arrogante ». La France ne

¹ En dehors du mandarin (1,3 milliards de locuteurs), de l'hindi (1 milliard), les grandes langues sont à peu près celles-ci : l'anglais (600 millions), l'espagnol (400 millions), l'arabe (200 millions), le portugais (200 millions), le français (175 millions), l'allemand (125 millions). Source : chiffres du Haut Conseil de la Francophonie, 2004.

comprend pas non plus l'importance du combat de la francophonie dans lequel elle joue pourtant le rôle central, y compris matériel. Mieux, elle se laisse parfois soupçonner de visées néo-colonialistes. Partie quasiment seule pour faire reconnaître le principe de la diversité culturelle, elle a réussi à convaincre, jusqu'au vote historique de l'Unesco, mais n'en ressent ni fierté, ni joie. Elle parle mondialisation, ou plutôt n'hésite pas à revendiquer l'universel contre la mondialisation mercantile, or c'est le moment où les élites perdent toute ambition, et ne voient plus le monde qu'en anglais. Étrange pour un pays qui n'a cessé, depuis le XVIII^e siècle, de rappeler l'importance au-delà de l'économie, de la politique, des arts et de la culture... Et qui, par les outre-mers et la francophonie, constate tous les jours l'importance croissante de la culture au-delà de l'économie. Comment se battre ainsi pour la diversité culturelle et ne pas valoriser à ce point la sienne ? « À l'heure du brassage des hommes et des cultures, la France, oubliant toutes ses couleurs, ne donne d'elle-même qu'une vision "blanche", sans rapport avec la réalité d'un pays dont les multiples immigrations ont fait la richesse économique et culturelle », écrit Dominique Wolton.

Dès 1838, dans son *Essai sur la littérature anglaise*, avec un sens extraordinaire du pressentiment, Chateaubriand écrivait à propos de l'anglais : « Mais si la langue de Milton et de Shakespeare tire des avantages réels de cette diffusion de puissance, elle en reçoit aussi des atteintes. Lorsqu'elle se resserrait dans son camp natif, elle était plus individuelle, plus originale, plus énergique ; elle se charge aux rives du Gange et du fleuve Saint-Laurent, au Cap de Bonne-Espérance, au Port Jackson dans l'Océanie, à l'île de Malte dans la Méditerranée, à l'île de La Trinité dans le golfe du Mexique, de locutions qui la dénaturent. Pickering a fait un traité des mots en usage aux États-Unis : on y peut voir avec quelle rapidité une langue s'altère sous un ciel étranger, par la nécessité où elle est de fournir des expressions à une culture nouvelle, à une industrie, à des arts du sol, à des habitudes nées du climat, à des lois, à des mœurs qui constituent une autre société. »

Aussi, la défense de la langue requiert-elle une attention permanente.

Certes, la langue française a intégré au fil du temps des mots étrangers en les transposant afin de les intégrer harmonieusement. Aujourd'hui, tel n'est plus le cas, les mots anglosaxons arrivent très vite par milliers.

On ne traduit plus les titres de films américains, les pièces de théâtre, les enseignes des vitrines s'adornent de plus en plus de titres anglosaxons : l'invasion de l'internet a créé un langage spécifique, souvent difficile à traduire en français, plus encore les SMS font des ravages dans la jeunesse... En comprimant des messages, on arrive à des jargons incompréhensibles pour qui n'est pas plongé dans ce milieu. À l'école, l'enseignement du

français diminue et la suppression de l'histoire de la littérature, qui remonte à plusieurs années, a eu des effets déplorables ; d'où l'appauvrissement considérable du vocabulaire et des effets d'amnésie de notre passé.

À Sciences Po, pour être dans l'air du temps, le directeur a supprimé pour le concours d'entrée l'épreuve de culture générale.

Le débrillé du langage, la dislocation de la syntaxe nuisent à la langue française et notre association, DLF, lutte autant qu'elle peut contre ces dérives, se situant en équilibre entre purisme et laxisme.

Aussi, la langue française doit conserver les vigiles fidèles et constants que sont les associations, dont le rôle est indispensable. Cependant, entre tradition et modernité, la fermeture, repli identitaire et ouverture à la mondialisation, la francophonie a plus que jamais un rôle à jouer. DLF y participe par de nombreuses manifestations à travers le monde, en liaison avec les Alliances françaises créées en 1883. Elle regroupe actuellement 3 000 adhérents, en France et à travers le monde.

La langue française a besoin de la francophonie. Il est aussi naïf de penser que l'anglais simplifie la mondialisation, que de croire possible de lutter contre son statut actuel. Il n'y a pas de raison de s'y opposer ; tout le monde doit pouvoir l'apprendre et l'utiliser. Il n'y a pas de bataille à mener contre l'anglais, simplement expliquer que son utilité est de l'ordre des échanges de base. Cet anglais-là est un outil minimal.

Mais on communique avec un sabir réduit, un vocabulaire des plus limités, sans qu'on se comprenne vraiment, faute d'avoir approfondi les valeurs, la culture et l'histoire qui ont fécondé cette langue. François Cheng écrit : « Comment s'étonner que l'apprentissage d'une langue soit un processus essentiel et complexe ? Plus qu'une affaire de mémoire, on doit mémoriser son corps, son esprit, toute sa capacité de compréhension et d'imagination, puisqu'on apprend non seulement un ensemble de mots et de règles, mais une manière de sentir, de percevoir, de raisonner, de déraisonner, de jurer, de prier, et finalement d'être. »²

Plus les individus parleront anglais, plus ils voudront par ailleurs conserver leur diversité culturelle. Plus il y aura d'internautes, à la limite – 6,5 milliards –, plus se posera la question : internet pour quoi faire, avec quelle régulation et surtout quels liens avec les autres modes de communication ?

² François Cheng, *Dialogue*, Desclée de Brouwer, 2004, p. 10-11.

Faute d'avoir maintenu son rang de langue privilégiée, ce qu'elle fut au XVIII^e et au XIX^e siècles, la langue de la diplomatie, de la littérature et des élites cultivées, le français peut et doit revendiquer, au même titre que l'espagnol, le portugais, à bénéficier, non plus d'une prééminence, mais du droit à la diversité culturelle, qui évite le repli sur soi et nous maintient à notre place dans le monde. On évite ainsi de verser dans le communautarisme, forme atténuée de l'identité refuge, et même d'aller vers des formes de nationalisme agressif ou des irrédentismes religieux ou ethniques.

Le 21 octobre 2005, avec la signature à l'Unesco de la Convention en faveur de la diversité culturelle, 146 pays sur 154 présents au siège de l'Organisation à Paris ont voté ce texte. Seuls – et c'est à noter – les États-Unis et Israël s'y sont opposés. Vote essentiel, totalement imprévu il y a vingt ans, dont la France avait commencé seule la bataille pour faire connaître l'exception culturelle. Elle fut rejointe par le Canada et le Québec, qui dans ce domaine ont toujours coopéré, puis, en 1993, par les pays de la francophonie. C'est une révolution politique considérable : la culture est enfin reconnue comme une valeur, et pas seulement comme une marchandise.

Se battre pour la langue française et les valeurs qu'elle incarne n'est pas un combat d'arrière-garde, encore moins un combat perdu. Ce n'est pas le refus de la modernité. Pourtant, il faut bien dire que nos élites ne jouent pas le jeu et considèrent que c'est une défense secondaire d'un héritage effiloché, un volontarisme suranné. C'est l'opinion moyenne des élites politiques, technocratiques, économiques, universitaires, artistiques, médiatiques quand on évoque l'enjeu de la francophonie. Par contre, la sympathie est plus réelle quand on sort de ces milieux et que l'on touche aux réalités de la société civile, bien oubliée par ceux qui nous gouvernent.

Si le thème de la diversité culturelle est devenu progressiste au nom d'une opposition à une vision trop américaine et unilatérale du monde, autant défendre la francophonie, mais aussi l'hispanophonie, la lusophonie.

Comparer les forces et les faiblesses de chacune des grandes ères culturelles est très utile. La francophonie est plus portée sur la culture politique, et l'éducation. À l'inverse, le Commonwealth est plus tourné vers l'économie, plus accueillant, et accepte sans difficulté une langue anglaise davantage malmenée que le français. L'hispanophonie, avec l'immense réservoir sud-américain, a précipité des rapprochements de type économique. La lusophonie, plus étroite et plus récente, a gardé néanmoins une vision du grand large qui manque à la francophonie. Les caprices de l'histoire ont largement marqué les styles et les cheminements des ères culturelles.

Les revendications de reconnaissance à la dignité surgissent. Les hommes veulent donner un sens et des valeurs à une mondialisation sans boussole autre que le profit. La diversité culturelle devient un enjeu politique majeur.

« Réhabiliter la francophonie, dit Dominique Wolton, c'est prendre à bras-le-corps la question de la mondialisation, sortir de l'économie pour y introduire la culture, c'est jouer l'autre mondialisation. »³

Nous disposons d'un large réseau : celui des Alliances françaises, des Instituts français, dont le nombre hélas diminue, et des lycées français qui donnent dans l'excellence, mais aussi des chaînes de radio télévision. Mais soyons circonspects : il y a 6 000 langues dans le monde ; 20 à 30 disparaissent par an. La langue est fragile, toujours menacée. Or, comme je le disais au début de ce propos, le génie de la langue française est demeuré le ferment de notre engagement et le succès de toutes les entreprises que des associations de bonne volonté multiplient, telle Défense de la langue française, afin qu'on évite ce qu'écrivait Chateaubriand avec humour, toujours en 1838 :

« Que deviendra la langue anglaise ? Ce que deviennent toutes les langues. Aujourd'hui le bas-breton, le basque, le gallique meurent de cabane en cabane, à mesure que meurent les chevriers et les laboureurs. Dans la province anglaise de Cornouailles, la langue des indigènes s'éteignait vers l'an 1676 : un pêcheur disait à des voyageurs : "Je ne connais guère que quatre ou cinq personnes qui parlent breton, et ce sont de vieilles gens comme moi, de 60 à 80 ans." [...] La grive d'Agrippine gazouillait des mots grecs sur les balustrades des palais latins. Tel sera tôt ou tard le sort de nos jargons modernes : quelque sansonnet de *New-Place* sifflera sur un pommier des vers de Shakespeare, inintelligibles au passant ; quelque corbeau envolé de la cage du dernier curé franco-gaulois, du haut de la tour en ruines d'une cathédrale abandonnée, dira à des peuples étrangers, nos successeurs : "Agréez les accents d'une voix qui vous fut connue ; vous mettrez fin à tous ces discours."

Soyez donc Shakespeare ou Bossuet, pour qu'en dernier résultat votre chef-d'œuvre survive dans la mémoire d'un oiseau à votre langage et à votre souvenir chez les hommes. »

Contre ce pessimisme, il faut mobiliser toutes nos énergies, considérer aussi que la francophonie est un phénomène positif et novateur, il est souhaitable que nos élites fassent preuve d'un peu plus de patriotisme, que l'enseignement s'ouvre de nouveau aux grands textes classiques.

³ Dominique Wolton, *Demain la francophonie*, Flammarion, p. 25-26.

Je disais, après Chateaubriand, nos langues sont fragiles – toutes le sont – et c'est toute la mission de Défense de la langue française d'être présente aux quatre coins du monde, par une action limitée, certes, mais bénéfique, par ses prix, par ses concours. Parler français, parler anglais, ce n'est pas seulement communiquer, c'est comprendre, or l'on ne comprend que dans la langue dont on connaît la culture ; gardons-nous de nous abandonner aux sirènes d'une langue universelle, qui avec le temps devient une sorte de sabir communicationnel dépourvu de valeur autre qu'utilitaire et qui se retournera contre elle.
